

## Les souvenirs de Pierre Chayriguès



Pierrot se repose sur l'affût de la pièce qu'il servait...

Ce match qu'en pleine guerre nous disputions avec quarante mille spectateurs autour de nous, ne fut pas le seul de ces quatre années. C'est ainsi que les « poilus » prirent un jour leur revanche sur les civils. En réalité, ce n'était plus une équipe du 20<sup>e</sup> Corps qui se produisait, mais une équipe de permissionnaires dans laquelle Langenove, Gamblin, Lhermitte, Pierre Gastiger, Huot avaient pris place avec moi. L'élément rugby y était aussi représenté par Boyau, mon cher, mon vieux Boyau que je venais de voir « descendre » trois drachens dans la Somme et qui devait un jour ne plus revenir de ses vols audacieux.

Boyau, persuadez-vous-en, n'était pas qu'un rugbyman. C'était un excellent footballeur et qui se serait tout aussi bien imposé avec une balle ronde devant les pieds qu'avec un ballon ovale sur la poitrine s'il avait vécu dans une autre région que dans le Bordelais... Des athlètes aussi complets que celui-là, j'en ai rarement rencontré dans ma vie... Mais venons-en au match : si l'équipe en capote bleu horizon

n'avait pas le même titre, son adversaire était toujours l'A.S.F. Et cette fois-là, l'A.S.F. fut nettement battue par 5 buts à 0...

Voilà pour le match-retour. Tant d'événements l'avaient séparé du match-aller que de longs mois avaient passé. Il y avait eu Verdun où j'avais repris ma balle sur le désir de mon capitaine, autant pour que mes camarades de batterie ne s'endorment pas que pour qu'ils ne se réveillent pas avec les pieds gelés...

C'est là qu'une nuit la pièce de 75 dont j'étais pointeur éclata subitement. Eclair formidable dans la nuit sombre, effrayant fracas auquel un silence angoissant succède. Quand je reviens à moi, un à un je palpe mes membres. Je suis sauf. Par quel miracle ? Je ne cherche pas à comprendre. Mais parmi mes pauvres camarades... Souffrez que je parle d'autre chose. Par exemple de l'émotion étreignant Gastiger, qui se trouvait à quelque deux cents mètres de l'accident, lorsqu'une dizaine de minutes plus tard il apparut, me réclamant à l'un et à l'autre, affolé à l'idée que je pour-

rais me trouver parmi les morts, et sautant à mon cou lorsqu'il m'aperçut, vivant...

Artilleur j'étais depuis des années, aviateur je devins grâce à Boyau et malgré mes chefs. Car bien que j'eusse passé un examen satisfaisant à Saint-Nicolas, ceux-ci voulaient me garder. Boyau fit ce qu'il fallait pour que je fusse affecté à l'arme aérienne. Et me voilà passé Bourguignon, passé à Dijon où je fais mon apprentissage de pilote.

J'y retrouve maint sportif de marque. Des champions de boxe : Francis Charles, Marcel Thomas, Barklett, Legrand, les rugbymen Serre et Tardière, les footballeurs Faure et Schalbart, dit « Napoléon », à qui une amitié de quinze ans me liait, le jockey Eugène Allemand.

Dijon n'a pas de stade ; raison supérieure pour que nous en montions un et que nous établissions un centre, bientôt réputé, de culture physique. Nous l'inaugurons officiellement en fêtant l'as des as de l'aviation de chasse, René



Boyau, persuadez-vous-en, n'était pas qu'un rugger. C'était un excellent footballeur...

Fonck, Carpentier et Prunier paraissent ce jour-là en exhibition. Quant à moi, je montre ce dont je suis capable autre part que devant des filets de football : 12" aux 100 mètres et 1 m. 60 en hauteur ; je ne prétends pas que ce soient performances de champion du décathlon, mais pour un homme qui n'a pas fait sa spécialité de l'athlétisme, ce n'est pas si médiocre que cela.

De multiples incidents, trop longs à narrer, me font passer de Dijon à Châteauroux où le champion de demi-fond Parisot était moniteur et où je retrouve Eug. Allemand. Et un beau jour arrive l'inattendue, l'inspérée journée de l'armistice ; belle entre les plus belles...

Me voilà à Avord avec Gondouin, avec Pierre Marodon, me revoilà à Dijon, me voilà à Joinville avec tous ceux qui vont participer aux Jeux Interalliés et avec des athlètes fameux du pugilisme : Carpentier, Francis Charles, de Ponthieu, Journée, Campagne, Bartlett, Rabret... Une vie nouvelle s'ouvre...

(A suivre.)

P. CHAYRIGUES.



Pendant un moment calme, Chayriguès (le 2<sup>e</sup> à gauche) et ses camarades se reposent auprès de la pièce camouflée

## Arthur Honegger, sportif et musicien du sport

— Cela ne m'a pas fait de mal, n'est-ce pas ? de pratiquer les sports.

Redressant sa tête puissante, solide et souple sous le pyjama qui ne truque pas, M. Arthur Honegger, le jeune maître de la musique moderne à qui l'on doit le *Roi David*, *Pacific-231*, évoque pour moi l'époque heureuse et point si lointaine où il courait sur le terrain dans la joie de sa jeunesse déchainée. Footballeur au lycée du Havre, il devait ensuite tâter du ballon ovale pour revenir enfin aux plaisirs du ballon rond, au vieux Havre Athletic Club.

— Je serais au Havre, je pratiquerais encore. Ce sont les perturbations du dépaysement qui ont coupé court à mes aventures sportives. Le provincial qui débarque à Paris ne trouve plus l'atmosphère sportive de la petite ville. Où aller ? Vers quel club ? Vers quels amis que l'on doit se faire ? Puis la vie vous prend et elle est exigeante ; l'art aussi.

Mais, si M. Honegger n'est plus un militant, il n'a pas abdiqué ses anciennes ferveurs. Et peu de matches, de quelque envergure, se déroulent, sans qu'il soit parmi les spectateurs et parmi les plus vibrants.

C'est à cela que nous devons une symphonie sportive intitulée : *Rugby*.

Il est remarquable de constater que le sport, qui a pris un si grand développement dans la cité, qui a apporté dans la vie et les mœurs une manière de révolution, est une source d'inspirations artistiques à laquelle on a bien peu puisé.

En peinture, en poésie, en musique, on en est à attendre le chef-d'œuvre que le sport doit nous donner. On l'a, certes, peint et chanté, mais sur des rythmes anciens, selon des techniques non renouvelées. Or, dans ce domaine aussi, l'évolution sportive doit se faire sentir.

Appartiendra-t-il à la musique, le plus ancien des arts — au début était le rythme — de nous apporter cette révélation ? Espérons-le.

— J'ai choisi le rugby comme thème, me dit M. Honegger, parce qu'il est un jeu plus simple, moins artificiel que d'autres sports. Il frappe droit, comme la musique elle-même doit le faire.

M. Honegger se défend de vouloir faire une révolution. La matière musicale ne change pas. Elle est éternelle. Elle s'est sans doute enrichie ces dernières années, mais c'est la loi commune. La source d'inspiration seule sera neuve.



Sur une locomotive de rapide, A. Honegger puise les sensations qu'il a transcrites dans « Pacific-321 »

— Je me compare à un filtré. Mon cerveau renferme le marc du café — c'est, si vous voulez, cette matière musicale — je verse l'eau chaude — voyez ici ma vision directe — et vous avez le café chaud... ou la symphonie.

» Mais pas de musique descriptive. Les détails y prennent trop d'importance, les plans y sont confus. Je prends l'essentiel. Les bruits de la foule du rugby sont les bruits de la foule, tout simplement. Ils n'ont rien à voir dans le poème du rugby. A plus forte raison, nulle harmonie imitative ; pas de sifflets d'arbitres ni de bruits de coups de pied dans le ballon, comme peut plaisanter un esprit trop jeune, ou trop fatigué. Je ne suis pas là pour entendre et enregistrer.

» La création est cérébrale.

» Ainsi, quand j'assiste à un match, je suis, comme tout le monde, passionné. Des sentiments m'agitent, étrangers. C'est donc plus tard, la fièvre apaisée, dans le silence, que je recrée pour moi l'aventure que j'ai vécue. Il se fait, d'ailleurs, un travail subconscient par quoi certaines phases de la rencontre qui m'avaient peut-être frappé sur le moment vont disparaître, tandis que je reverrai, avec une acuité singulière, tel mouvement qui était passé inaperçu.

» De là à traduire...

» Les formes, les couleurs, le mouvement, la ligne, ont des parallèles musicaux. Une belle descente de trois-quarts a son parallèle musical. Voilà ».

Et M. Honegger sourit, comme étonné qu'on fasse autant de bruit autour d'une œuvre qui porte dans son cœur et dans son cerveau, mais qui n'a pas encore trouvé sa forme.

Et sans doute appartient-il à un musicien moderne de fixer le geste sportif, rythmé, précis, direct, comme il appartiendra de le peindre à l'artiste en réaction contre l'impressionnisme flou et asportif.

En me reconduisant, M. Honegger ajoute :

— Et vous savez, les musiciens y viennent, au sport : Albert Wolf, au lendemain du match des Maoris, m'accueillait par cette question anxieuse : « Avez-vous vu ce match ? » Lui aussi s'assied sur les gradins du stade. Quant à Maurice Faure — c'est plus fort — il joue encore ! etc., etc...

Nous attendons avec impatience *Rugby*.

Jean de Lascoumettes.



Arthur Honegger, alors qu'il jouait au football au Lycée du Havre (sur notre photo le 3<sup>e</sup> de gauche à droite debout)